

CAYENNE

IL Y A DE CELA longtemps, bien longtemps, le *moutamout* sévissait dans un bagne nommé « l'enfer vert » par les uns, « la guillotine sèche » par les autres. En Guyane.

Les bagnards y étaient occupés à divers travaux... Aux plus récalcitrants, l'entreprise la plus mortifère : la construction de la route allant de Cayenne à Saint-Laurent-du-Maroni... Monstre affamé de chair humaine, le chantier de cette route engloutissait les hommes les plus solides, les plus endurcis, les plus déterminés.

Tous les lundis matin, à 4 heures, un groupe de cinquante bagnards, accompagné de dix surveillants et de dix « capots », prend le chemin du chantier. Le samedi, vers 16 heures, seule une quarantaine de bagnards en revient, escortée par les dix capots et les dix surveillants. Une dizaine de victimes par semaine... Leur inhumation, dans la jungle, fait d'ailleurs perdre un temps précieux à la progression du chantier routier.

La mort guette – à chaque coup de pioche, à chaque brouettée, à chaque pelletée... Morsures d'araignée ou de serpent, piqûres d'insecte venimeux, griffes de plante vénéneuse, repas des sauriens... La folie, aussi, qui pousse les « transportés » à s'entre-tuer, et surtout, les balles assassines des gardiens qui vont plus vite que les jambes de ceux qui sont avides d'évasion.

Certes, il arrive parfois qu'un surveillant revienne dans un cercueil de fortune ou qu'un capot glisse sur une lame de couteau effilée qui lui tranche la carotide... Jamais rien de très grave !

Un autre mal, plus mystérieux, frappe certains condamnés : le *moutamout*, qui peut se traduire de l'arabe par « mort de mort ». Il s'agit d'une substance inodore, incolore et insipide à base de datura, de douce-amère et de digitale... La mort en 3-D !

Mélangé à la nourriture, le *moutamout* éradique les « balances » et les « moutons » du bagne, lesquels se signalent souvent grâce à une inscription précoce sur le registre des libérés pour bonne conduite.

Le décès du bagnard constitue une attitude exemplaire : un bagnard mort ne cause plus aucun problème de discipline – et son insertion sociale, entre les mâchoires du requin, est assurée.

Parmi la main-d'œuvre du chantier, corvéable et punissable à merci, il se trouve un homme qui ne manque aucune rotation. À chaque fois, il revient et dévisage les matons avec une pointe de fierté dans le regard qui signifie : « Ce n'est pas encore ce coup-là que vous avez eu ma peau... ma peau rouge ! »

Il n'est ni meneur, ni contestataire, ni même insolent. Il fait peur, c'est tout. Pas très grand, la peau cuivrée, les muscles saillants, tondu comme l'ensemble

des bagnards, il se distingue en accrochant à son calot pénitentiaire une plume d'ara que personne n'ose lui contester.

Sur le chantier, les travailleurs sont chaussés de godillots... Pas lui ! Il s'est fabriqué des mocassins. Autre singularité, il est le seul que les gardiens autorisent à porter une arme pendant les pauses sur le chantier. Il s'agit d'un petit arc confectionné par ses soins et qui s'avère redoutable lorsqu'il est utilisé pour améliorer l'ordinaire grâce à l'appoint de quelque gibier. Avec sa plume sur la tête, ses mocassins aux pieds et son arc à la main, le petit Indien s'enfonce dans la forêt sous la surveillance d'un maton armé. Et chaque fois, il rapporte de la viande.

Cette légère entorse au règlement est admise, car elle permet d'entretenir une certaine force de travail et, sur le chantier, on en a besoin, surtout pour lever son fusil et tirer sur les fuyards.

Ce petit Indien, avec sa plume sur la tête, ses mocassins aux pieds et son arc à la main, aurait toutes les chances de survivre dans le milieu hostile de la jungle, d'autant plus qu'il maîtrise le langage des Indiens arawaks et caraïbes... Et pourtant, il ne s'échappe pas. Oh ! il en a bien conçu le projet. Le projet est tombé à l'eau comme une larme qui tombe sur la photo jaunie de ses amours disloquées.

La cause de ce renoncement est un simple regard, celui de la femme du sous-directeur. Elle est arrivée à Cayenne le jour même où l'homme y a été incarcéré.

Des gardiens l'ont bousculé jusqu'auprès de la jeune femme afin qu'il lui porte ses bagages.

Une fois dans ses appartements, elle demande aux surveillants de donner un verre d'eau à l'Indien. Ils

répliquent que ce chien n'a pas soif et que le cas échéant, une écuelle l'attend dans son cachot, puis ils lui entravent les mains dans le dos.

La jeune femme prend alors un verre, le remplit de limonade et le tend vers les lèvres desséchées de l'homme insulté.

Il en boit une longue rasade. Ce qui reste du verre, la femme le boit en le regardant droit dans les yeux...

Ce regard de l'un vers l'autre reste imprimé de façon indélébile dans le souvenir de l'un et de l'autre.

Tous les lundis matin à 4 heures, debout à sa fenêtre la jeune femme regarde la chiourme partir vers le chantier.

L'Indien tourne la tête dans sa direction, elle lui adresse un discret signe de la main, imperceptible dans l'obscurité.

Le samedi, vers 16 heures, la jeune femme fait en sorte que son chemin croise le retour des bagnards, harassés, meurtris, amoindris et amputés.

En apercevant l'Indien, elle se sent soulagée et lui envoie un sourire de connivence. Le temps passe.

*

Les cadres de la pénitencière disposent d'une main-d'œuvre gratuite, cuisiniers, jardiniers, hommes à tout faire. Les réclusionnaires se disputent ces places car elles leur évitent les conditions draconiennes du régime cellulaire.

Au service du sous-directeur, le cuisinier a manigancé pour que son ami Abdel prenne la place de jardinier. Un autre candidat, baptisé la Tripe, d'un autre clan, convoite la place. Il mène une intrigue disquali-

fiant Abdel qu'il accuse de préparer une évasion. Abdel est envoyé au cachot, pour une durée indéterminée de deux ans – « indéterminée », car si le bagnard sait quand commence la punition, il ignore s'il survivra jusqu'à son terme. Le délateur obtient la place convoitée.

La vengeance obnubile le cuisinier qui n'ignore pas que c'est un plat qui se mange froid, surtout assaisonné d'une petite sauce au *moutamout*. Chaque dimanche, il prépare un gâteau pour l'épouse du sous-directeur. Elle lui a donné pour consigne d'en réserver une petite part pour le jardinier, son époux et elle se partageant la plus grosse. Quant au cuisinier, il ne mange plus de sucreries depuis qu'il a assassiné sa femme en lui plantant un sucre d'orge au fond de la gorge.

Et voilà que le cuisinier tient sa vengeance : il a réussi à se procurer un sachet de *moutamout*. Son visage rayonne de jubilation. Il fredonne une vieille chanson de son enfance tout en pétrissant la pâte du gâteau :

Quand j'arrache les fleurs
De ma petite sœur,
Quand elle dit avoir peur
De mon front en sueur,
De mes yeux de tueur,
De mon ton de fureur,
Ça me fait chaud au cœur
De me vautrer dans son malheur...

J'aime, j'aime ce qui grince.
J'aime, j'aime ce qui pince.
Fracture et démolition :
Ce me donne de l'émotion.
Faut qu'on me soigne,

Faut qu'on m'éloigne.
J'aime trop faire mal,
Ce n'est pas normal...

Quand j'arrache les ailes
D'une pauvre hirondelle
Ou que je fais tomber de l'échelle
Une gamine, une tendre, une belle,
Quand je crève les yeux,
Ou bien que je mets le feu,
Ça me donne du frisson,
Ça me donne de la sensation...

Quel plaisir de mélanger à la petite part du gâteau, celle destinée au jardinier, une mort en 3-D : digitale, douce-amère, datura.

Comme à l'accoutumée, la jeune femme dépose la grande part de gâteau qui lui revient sur un plateau et appelle le jardinier. Le cuisinier se retire en se frottant les mains. Il se les serait moins frottées s'il avait été témoin de la scène suivante : la jeune femme, sachant son mari parti à la chasse pour au moins deux jours, se contente de la part du jardinier et donne à celui-ci la part habituellement réservée à son couple.

Le soir même, après avoir dégusté son gâteau qu'elle a trouvé plus parfumé qu'à l'ordinaire, la jeune femme ressent les premiers effets du *moutamout* : mains moites, front brûlant, nausées... Une agitation permanente des membres, des frissons sur tout le corps, des sueurs froides, et surtout un pouls qui faiblit de plus en plus.

Le matin, à 4 heures, comme tous les lundis, la chiourme se met en route, avec à sa tête le petit Indien. Arrivé à hauteur de la maison du sous-directeur, l'Indien s'arrête net. En dépit des coups de

fouet, il refuse d'avancer. Le chef de la cohorte se porte à sa hauteur. Il lui demande les raisons de ce refus d'avancer. L'Indien lève le bras et, désignant la fenêtre, marmonne :

– Là... La dame... Elle est très malade... Elle va peut-être mourir !

Ébranlé par tant de conviction, le responsable traverse la rue et cogne à la porte du sous-directeur. Ne recevant pas de réponse, il s'aventure dans la maison et découvre que l'affreuse prémonition était fondée. La femme gît, en travers du lit. Ses râles indiquent qu'elle n'en a plus pour longtemps.

Le responsable de la chiourme ressort à toute vitesse, lance quelques ordres afin de parer au plus pressé. Il exige qu'on alerte le mari parti à la chasse. Intrigué, il se plante devant l'Indien et lui demande comment il a pu deviner.

– Je sais, c'est tout ! La femme mourra si je ne la guéris pas... Il faut me conduire auprès d'elle.

Le chef d'escorte refuse de prendre sur lui pareille initiative. Par contre, il laisse l'Indien sur place, sous la surveillance d'un gardien armé. C'est au mari qu'il appartiendra de prendre la décision.

Ce dernier arrive dans les heures qui suivent. Il se précipite au chevet de sa femme dont l'état s'est encore aggravé. Son pouls est imperceptible. Lorsqu'on évoque les possibilités de guérison grâce à l'intervention de l'Indien, il consent à tout, pourvu que sa femme vive.

Le guérisseur exige d'être seul avec le malade – seul et sans aucune entrave. Tant qu'elle ne ressortira pas elle-même, il est inutile d'entrer, cela la condamnerait, ajoute-t-il.

Une fois seul avec la femme, il décroche un sachet attaché à un lacet autour de son cou. Il l'ouvre et déverse la poudre qu'il contient dans un verre d'eau. Il absorbe une gorgée du breuvage puis joignant ses lèvres à celles de la malade, il recrache le liquide dans la bouche fiévreuse. Il répète le baiser jusqu'à ce que le verre soit vide.

S'écartant de la femme, il psalmodie toutes sortes d'incantations, jusqu'à entrer en transes. Alors, il se couche sur elle. Bien que de petite taille, il parvient à la couvrir entièrement, comme si la fièvre de la malade dilatait son propre corps.

Collés l'un à l'autre sous les pales d'un ventilateur à l'agonie, leurs deux corps étroitement enlacés forment un bloc ondoyant. Les battements cardiaques de la femme reprennent un rythme normal pendant que le pouls de l'homme s'amenuise.

Au milieu de la nuit, revenue à la vie, elle voit l'Indien allongé à ses côtés. Elle ne s'en offusque pas, au contraire, elle lui vole un baiser. Dans un dernier soupir l'Indien lui murmure : « Tu vivras ! »

La jeune femme n'a pas la force de pleurer celui qui vient de lui rendre la vie. Elle ouvre la porte derrière laquelle son mari l'attend. Il lui demande ce que l'Indien lui a fait. Elle n'en a aucun souvenir.

Fou de douleur, rongé par le soupçon, bouffé par la jalousie, le sous-directeur entre dans la chambre et balance un violent coup de pied sur la dépouille du sacrifié qui roule à terre.

En considération de son acte héroïque, l'administration pénitentiaire décerne au sous-directeur un satisfecit d'honneur. Quant à l'Indien, il ne fera plus peur à personne, il est mort.

Neuf mois plus tard naît le plus beau des petits Indiens. Afin d'éviter le scandale, la femme est renvoyée en France avec ordre de se débarrasser de l'encombrant colis.

Elle ne peut s'y résoudre, elle aime son enfant !

Sans aucune ressource, redevenue malade à cause d'une réactivation mystérieuse du *moutamout*, elle meurt d'épuisement, cachée dans une cabane d'ostétricuteur à l'abandon.

Avant de s'envoler rejoindre son amour, dans les célestes prairies du monde des disparus, elle dispose une plume sur la tête de son enfant, elle le chausse d'une paire de mocassins et lui remet un arc... L'enfant n'a que trois ans, mais il sait déjà s'en servir.

Parfois, il rôde du côté de l'embarcadère de Saint-Martin-de-Ré. Il décoche une flèche qui se fige en vibrant sur la proue de *La Martinière*.

En reconnaissant ce signe, curieusement, les bagnards se savent protégés et malgré l'interdiction absolue des gardes-chiourme qui redoublent les coups de fouet, ils fredonnent tous ensemble, avec une mélancolie teintée d'espoir, ce chant qui les porte au-delà de la souffrance :

Nous sommes les maudits,
 Les bannis, les proscrits.
 Bandits de grands chemins,
 Voleurs, pilleurs, assassins.
 Souffrir et faire souffrir,
 C'est là notre destin.
 Nous sommes de la misère... le prix.
 Quand le crachat nous salit,
 Quand le fer nous meurtrit,
 Quand sous l'insulte on pâlit,

Quand sous les coups on faiblit,
Y a quèque chose qui nous soutient,
Y a cette chose qui fait du bien,
Y a quèque chose qui nous maintient,
Y a cette chose qui rend humain.
C'est l'histoire du p'tit Indien,
Un enfant qui nous sourit
Là-bas, là-bas, au pays.